**Éducation, transmission, émancipation**

**Problématique du chapitre : En quoi l’éducation permet-elle la construction et l’émancipation de l’individu ?**

**OUVERTURE**

Alain, Propos sur l’éducation (1932)

"Les cours magistraux sont temps perdu. Les notes prises ne servent jamais. J'ai remarqué qu'à la caserne on n'explique pas seulement en style clair ce que c'est qu'un fusil ; mais chacun est invité à démonter et à remonter le fusil en disant les mêmes mots que le maître ; et celui qui n'aura pas fait et refait, dit et redit, et plus de vingt fois, ne saura pas ce que c'est qu'un fusil ; il aura seulement le souvenir d'avoir entendu un discours de quelqu'un qui savait. On n'apprend pas à dessiner en regardant un professeur qui dessine très bien. On n'apprend pas le piano en écoutant un virtuose. De même, me suis-je dit souvent, on n'apprend pas à écrire et à penser en écoutant un homme qui parle bien et qui pense bien. Il faut essayer, faire, refaire, jusqu'à ce que le métier entre, comme on dit.

Cette patience d'atelier, on ne la trouve point dans nos classes, peut-être parce que le maître s'admire lui-même parlant ; peut-être parce que toute sa carrière dépend de ce talent qu'il montre à parler longtemps tout seul ; vraisemblablement aussi de ce que l'enseignement a pour fin de distinguer quelques sujets d'élite, qui arrivent d'eux-mêmes à singer et à inventer ; car il est vrai que l'on n'a pas de grandes places pour tous. Il faudrait imiter la rude patience de l'instructeur militaire, qui veut que tous sachent démonter et remonter un fusil ; car il ne s'agit pas seulement d'apprendre le métier à deux ou trois instructeurs ; tous doivent le savoir. Si donc on posait en principe que penser, parler et écrire sont les armes de l'homme, au lieu de démonter et remonter devant eux en quelques mois tous les systèmes connus de fusils, je veux dire toutes les manières de parler et de raisonner, on leur mettrait les pièces en mains jusqu'à ce qu'ils sachent remonter d'abord une arme, puis une autre. Et les plus habiles n'y perdraient rien, car, à recommencer plus d'une fois ce qu'ils savent faire, ils se le rendraient familier ; et ce genre de savoir, qui est au bout des doigts, est toujours ce qui manque. Par exemple, si quelqu'un veut écrire des pièces de théâtre, je lui dirai : « Soyez acteur, soyez souffleur, soyez copiste ; occupez, si vous pouvez, toutes les places du métier ; et en même temps écrivez vingt ou trente pièces ; on verra bien ensuite si vous êtes capable d'en écrire une. »

Alain, Propos sur l’éducation (1932)

**QUELQUES CITATIONS**

***« L'autorité de ceux qui enseignent nuit généralement à ceux qui veulent apprendre. »*** Cicéron, *De natura deorum*, cité par Montaigne dans un extrait de De l'institution des enfants.

***« Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. »*** Rabelais, *Gargantua*

***« Ne tenez point à l'enfant des discours qu'il ne peut entendre.*** » Rousseau, *Émile ou de l'éducation*

***« Un jour sans école est un jour de trop. »,*** Sylvia Steiner, présidente de la conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique, dans le journal Le Temps, le 10 Mai 2020

***« L'éducation a des racines amères mais ses fruits sont doux. »***, Aristote *Préceptes.*

***« (Mieux vaut) une tête bien faite qu'une tête bien pleine. »*** Montaigne, *Les Essais,* I, 25, « De l’institution des enfants »

***« Chaque enfant qu'on enseigne est un homme qu'on gagne. »,*** Victor Hugo, *Les Quatre vents de l’Esprit.*

**ETAPE 1 : SUR LES DIFFERENTS TEXTES : trouver 3 corpus et 3 questions de réflexion correspondantes.**

**François Rabelais, *Pantagruel*, Ch. 8 « Lettre de Gargantua à Pantagruel », 1532.**

*Le texte suivant est la lettre écrite par Gargantua, élevé lui-même dans les principes humanistes, à son fils Pantagruel où il détaille l’éducation idéale qu’il espère pour lui.*

Pour cette raison, mon fils, je te conjure d’employer ta jeunesse à bien profiter dans tes études et dans la vertu. Tu es à Paris, tu as ton précepteur Epistémon qui, d’une part par ses leçons vivantes, d’autre part par ses louables exemples, peut bien t’éduquer. Je veux que tu apprennes les langues parfaitement.

Premièrement le grec, comme le veut Quintilien.

Deuxièmement le latin. Et puis l’hébreu pour les lettres saintes, et le chaldéen (1) et l’arabe pareillement. Qu’il n’y ait aucune histoire que tu n’aies en mémoire, ce à quoi t’aidera la cosmographie (2) de ceux qui en ont écrit. Des arts libéraux, la géométrie, l’arithmétique et la musique, je t’ai donné́ un avant-goût quand tu étais encore petit, âgé de cinq à six ans. [...] Du droit civil, je veux que tu saches par cœur tous les beaux textes, et que tu puisses en parler avec philosophie. Et quant à la connaissance des faits de la nature, je veux que tu t’y adonnes avec curiosité́, qu’il n’y ait ni mer, ni rivière, ni fontaine dont tu ne connaisses les poissons, tous les oiseaux de l’air, tous les arbres, arbustes et fruits des forêts, toutes les herbes de la terre, tous les métaux cachés dans le ventre des abîmes, les pierreries de tout l’Orient et du midi. Que rien ne te soit inconnu.

Puis soigneusement revisite les livres des médecins grecs, arabes et latins, sans mépriser les talmudiques et cabalistes (3). Et par de fréquentes anatomies (4) acquière-toi une parfaite connaissance de cet autre monde qu’est l’homme. Et quelques heures par jour commence à visiter les saintes lettres. Premièrement en grec, le Nouveau Testament et les Épîtres des Apôtres, et puis en hébreu l’Ancien Testament. En somme, que je voie un abîme de science : car avant de devenir un homme et d’être grand, il te faudra sortir de cette tranquillité́ et du repos de l’étude et apprendre la chevalerie et les armes pour défendre ma maison et secourir nos amis dans toutes leurs affaires contre les assauts des malfaisants. Et je veux que rapidement tu mettes en application ce dont tu as profité, ce que tu ne pourras mieux faire qu’en discutant publiquement avec tous et contre tous les gens de savoir en fréquentant les gens lettrés, qui sont tant à Paris qu’ailleurs.
Mais parce que selon le sage Salomon (5) la sagesse n’entre jamais dans les âmes mauvaises, et science sans conscience n’est que ruine de l’âme, il te faudra servir, aimer et craindre Dieu. [...] Prends garde des tromperies du monde, ne laisse pas la vanité́ entrer dans ton cœur car cette vie est passagère, mais la parole de Dieu demeure éternellement. Sois serviable envers tous tes prochains (6), et aime-les comme toi-même. Respecte tes précepteurs, fuis la compagnie des gens à qui tu ne veux pas ressembler, et ne gaspille pas les grâces que Dieu t’a données. Et quand tu t’apercevras que tu disposes de tout le savoir que tu peux acquérir là-bas, reviens vers moi, afin que je te voie une dernière fois et que je te donne ma bénédiction avant de mourir. Mon fils, que la paix et la grâce de notre Seigneur soient avec toi. Amen.

Ton père, Gargantua. D’Utopie, le dix-septième jour du mois de mars.

1. chaldéen : langue de Chaldée, région de Mésopotamnie
(2) cosmographie : astronomie
(3) talmudiques et cabbalistiques : philosophie, parfois ésotérique, des savants hébreux.
(4) anatomies : ici, dissections de cadavres afin de connaître l’anatomie humaine (elles étaient interdites par l’Église).
(5) Salomon : roi hébraïque, réputé pour sa sagesse.
(6) le prochain désigne dans le langage religieux tout homme qui est son semblable.

**François Rabelais, *Gargantua*, 1534, Chapitre XXIII.**

*Gargantua est un géant. Son père, Grandgousier, lui a donné pour précepteur Thubal Holopherne qui lui enseigne un savoir archaïque qui le rend de plus en plus stupide. Il lui choisit donc un deuxième précepteur, Ponocrates, un humaniste.*

Quand Ponocrates découvrit la fâcheuse manière de vivre de Gargantua, il décida de le former aux belles-lettres (1) d’une autre manière. Mais, pour les premiers jours, il la toléra, considérant que la nature ne subit pas de mutations soudaines sans grande violence. [...]

Pour mieux y parvenir, il l’introduisait dans les cercles de gens savants qui se trouvaient là. Par émulation (2), son esprit se développa, le désir d’étudier autrement et de se montrer à son avantage lui vinrent.

Puis il le soumit à un tel rythme de travail qu’il ne perdait pas une heure de la journée.

Au contraire, il consacrait tout son temps aux lettres et au noble savoir. Gargantua s’éveillait donc vers quatre heures du matin. Pendant qu’on le frictionnait (3), on lui lisait quelque page des Saintes Écritures (4) à voix haute et claire, avec la prononciation requise. Cette tâche était confiée à un jeune page, natif de Basché, nommé Anagnostes (5). Selon le thème et le sujet du passage, il se mettait à révérer, adorer, prier et supplier le bon Dieu, dont la lecture prouvait la majesté́ et les merveilleux jugements.

Puis il allait aux lieux secrets excréter (6) le produit des digestions naturelles. Là (7), son précepteur répétait ce qui avait été lu, lui exposant les points les plus obscurs et les plus difficiles. En revenant, ils considéraient l’état du ciel, observant s’il était comme ils l’avaient remarqué le soir précédent, et en quels signes entrait le soleil et la lune, pour ce jour-là̀.

Cela fait, il était habillé, peigné, coiffé, apprêté́ et parfumé. Pendant ce temps, on lui répétait les leçons du jour précédent. Lui-même les récitait par cœur, et y mêlait quelques cas pratiques concernant la vie des hommes. Ils discutaient quelque fois pendant deux ou trois heures, mais cessaient habituellement lorsqu’il était complètement habillé.

Ensuite, pendant trois bonnes heures, la lecture lui était faite.
Cela fait, ils sortaient, toujours en discutant du sujet de la lecture, et allaient se divertir au Grand Braque (8) ou dans les prés, et jouaient à la balle, à la paume (9), à la pile en triangle (10), s’exerçant élégamment le corps comme ils s’étaient auparavant exercé l’esprit.

Tous leurs jeux se faisaient librement, car ils abandonnaient la partie quand cela leur plaisait, et ils cessaient d’ordinaire lorsque la sueur leur coulait par le corps ou qu’ils étaient las (11). Ils étaient alors très bien essuyés et frottés. Ils changeaient de chemise et, en se promenant doucement, allaient voir si le dîner (12) était prêt. Là, en attendant, ils récitaient clairement et éloquemment quelques sentences (13) retenues de la leçon.

1. Les belles-lettres : la littérature.
2. émulation : compétition, volonté́ d’égaler ou de surpasser quelqu’un.
3. frictionner : frotter avec énergies.
4. Les Saintes Écritures : la Bible
5. Anagnoste signifie « lecteur » en grec.
6. purger, rejeter les déchets de l’organisme
7. Les personnes nobles n’allaient pas seules aux toilettes.
8. Au Grand Braque : salle du jeu de Paume à Paris.
9. Paume : ancêtre du tennis
10. Pile en triangle : jeu de balle à trois joueurs placés en triangle
11. las : fatigués
12. le dîner : correspond à notre déjeuner
13. sentences : maximes ou phrases importantes d’un auteur

**Michel de Montaigne, *Les Essais, I, «* De l’institution des enfants » (chapitre 26) 1572**

*Michel de Montaigne est un Humaniste, philosophe et écrivain de la Renaissance, qui a inventé́ la forme de « l'essai » où il livre ses pensées et réflexions sur des sujets divers.*

[...] je voudrais aussi qu'on fût soucieux de lui choisir un guide qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine et qu'on exigeât chez celui-ci les deux qualités, mais plus la valeur morale et l'intelligence que la science, et je souhaiterais qu'il se comportât dans l'exercice de sa charge d'une manière nouvelle.

On ne cesse de criailler (1) à nos oreilles d'enfants, comme si l'on versait dans un entonnoir, et notre rôle, ce n'est que de redire ce qu'on nous a dit. Je voudrais que le précepteur corrigeât ce point de la méthode usuelle et que, d'entrée, selon la portée de l'âme qu'il a en main, il commençât à la mettre sur la piste (2), en lui faisant goûter les choses, les choisir et les discerner d'elle-même, en lui ouvrant quelquefois le chemin, quelquefois en le lui faisant ouvrir. Je ne veux pas qu'il invente et parle seul, je veux qu'il écoute son disciple parler à son tour. Socrate et, depuis, Arcésilas (3) faisaient d'abord parler leurs disciples, et puis ils leur parlaient. « *Obest plerumque iis qui discere volunt auctoritas eorum qui docent.* » (4) [...]

Qu'il ne demande pas seulement à son élève de lui répéter les mots de la leçon qu'il lui a faite, mais de lui dire leur sens et leur substance, et qu'il juge du profit qu'il en aura fait, non par le témoignage de sa mémoire, mais par celui de sa vie. Ce que l'élève viendra apprendre, qu'il le lui fasse mettre en cent formes et adaptées à autant de sujets différents pour voir s'il l'a dès lors bien compris et bien fait sien, en réglant l'allure de sa progression d'après les conseils pédagogiques de Platon. Regorger (5) la nourriture comme on l'a avalée est une preuve qu'elle est restée crue et non assimilée. L’estomac n'a pas fait son œuvre s'il n'a pas fait changer la façon d'être et la forme de ce qu'on lui avait donné́ à digérer.

Livre l, chapitre XXVI, « Sur l'éducation des enfants », adapté et traduit du français du XVIe siècle par A. Lanly © éd. Champion, 1989.

1. criailler : crier de manière agressive et désagréable.
2. mettre sur la piste de l’apprentissage
3. Socrate et Arcésilas : penseurs grecs. Socrate disait notamment : « Connais-toi toi-même ».
4. Citation latine : « l’autorité́ de ceux qui enseignent nuit la plupart du temps à ceux qui veulent s’instruire » (phrase de Cicéron).
5. Regorger : régurgiter, vomir.

**Jean-Jacques ROUSSEAU, *L’Émile* ou *L’Éducation*, livre II, 1762**

*L’Émile est un traité d’éducation où Rousseau met en scène un enfant fictif, nommé Émile, et aborde, étape par étape, à mesure qu’Émile grandit, les questions éducatives nécessaires à la formation d’un esprit libre.*

Que faut-il donc penser de cette éducation barbare qui sacrifie le présent à un avenir incertain, qui charge un enfant de chaînes de toute espèce, et commence par le rendre misérable, pour lui préparer au loin je ne sais quel prétendu bonheur dont il est à croire qu’il ne jouira jamais ? Quand je supposerais cette éducation raisonnable dans son objet, comment voir sans indignation de pauvres infortunés soumis à un joug insupportable et condamnés à des travaux continuels comme des galériens, sans être assuré que tant de soins ne leur seront jamais utiles ! L’âge de la gaieté́ se passe au milieu des pleurs, des châtiments, des menaces, de l’esclavage.

**Jean-Jacques ROUSSEAU, *L’Émile* ou *L’Éducation*, livre II, 1762**

Notre manie enseignante et pédantesque1 est toujours d'apprendre aux enfants ce qu'ils apprendraient beaucoup mieux d'eux-mêmes, et d'oublier ce que nous aurions pu seuls leur enseigner. Y a-t-il rien de plus sot que la peine qu'on prend pour leur apprendre à marcher, comme si l'on en avait vu quelqu'un qui, par la négligence de sa nourrice, ne sût pas marcher étant grand ? Combien voit-on de gens au contraire marcher mal toute leur vie, parce qu'on leur a mal appris à marcher !

Émile n'aura ni bourrelets, ni paniers roulants, ni chariots, ni lissières2 ; ou du moins, dès qu'il commencera de savoir mettre un pied devant l'autre, on ne le soutiendra que sur les lieux pavés, et l'on ne fera qu'y passer en hâte. Au lieu de le laisser croupir dans l'air usé d'une chambre, qu'on le mène journellement au milieu d'un pré́. Là, qu'il coure, qu'il s'ébatte, qu'il tombe cent fois le jour, tant mieux : il en apprendra plus tôt à se relever. Le bien-être de la liberté́ rachète beaucoup de blessures. Mon élève aura souvent des contusions3 ; en revanche, il sera toujours gai. Si les vôtres en ont moins, ils sont toujours contrariés, toujours enchainés, toujours tristes. Je doute que le profit soit de leur côté.

Un autre progrès rend aux enfants la plainte moins nécessaire : c'est celui de leurs forces. Pouvant plus par eux-mêmes, ils ont un besoin moins fréquent de recourir à autrui. Avec leur force se développe la connaissance qui les met en état de la diriger. C'est à ce second degré́ que commence proprement la vie de l'individu ; c'est alors qu'il prend la conscience de lui-même. La mémoire étend le sentiment de l'identité́ sur tous les moments de son existence ; il devient véritablement un, le même, et par conséquent déjà̀ capable de bonheur ou de misère. Il importe donc de commencer à le considérer ici comme un être moral.

1. Pédantesque : digne d’un pédant, c’est-à-dire d’un professeur ; par extension, un pédant est personne qui se vante de son savoir et l’étale.
2. Bourrelets : chapeau rembourré servant à protéger la tête des jeunes enfants ; paniers roulants et chariots : équivalents de nos « trotteurs » modernes : lissières : cordons attachés aux habits d’un enfant pour le faire tenir debout.
3. Contusion : blessures, bleus, bosses ...

**Choderlos de Laclos, *Les Liaisons dangereuses,* 1782 (lettre 81)**

Les Liaisons dangereuses *est un roman épistolaire du 18e s, mettant en scène deux Libertins, séducteurs et manipulateurs, le Vicomte de Valmont et la Marquise de Merteuil. Dans la lettre suivante, la Marquise fait à Valmont un autoportrait qui raconte son éducation.*

Entrée dans le monde dans le temps où, fille encore, j’étais vouée par état au silence et à l’inaction, j’ai su en profiter pour observer et réfléchir. Tandis qu’on me croyait étourdie ou distraite, écoutant peu à la vérité́ les discours qu’on s’empressait de me tenir, je recueillais avec soin ceux qu’on cherchait à me cacher.

Cette utile curiosité́, en servant à m’instruire, m’apprit encore à dissimuler : forcée souvent de cacher les objets de mon attention aux yeux qui m’entouraient, j’essayai de guider les miens à mon gré́ ; j’obtins dès lors de prendre à volonté́ (1) ce regard distrait que depuis vous avez loué (2) si souvent. Encouragée par ce premier succès, je tâchai de régler de même les divers mouvements de ma figure. Ressentais-je quelque chagrin, je m’étudiais à prendre l’air de la sécurité́, même celui de la joie ; j’ai porté le zèle (3) jusqu’à me causer des douleurs volontaires, pour chercher pendant ce temps l’expression du plaisir. Je me suis travaillée avec le même soin et plus de peine pour réprimer les symptômes d’une joie inattendue. C’est ainsi que j’ai su prendre sur ma physionomie cette puissance dont je vous ai vu quelquefois si étonné.

J’étais bien jeune encore, et presque sans intérêt : mais je n’avais à moi que ma pensée, et je m’indignais qu’on pût me la ravir (4) ou me la surprendre contre ma volonté́. [...] Sûre de mes gestes, j’observais mes discours ; je réglais les uns et les autres, suivant les circonstances, ou même seulement suivant mes fantaisies : dès ce moment, ma façon de penser fut pour moi seule, et je ne montrai plus que celle qu’il m’était utile de laisser voir. [...]

Je n’avais pas quinze ans, je possédais déjà̀ les talents auxquels la plus grande partie de nos politiques doivent leur réputation, et je ne me trouvais encore qu’aux premiers éléments de la science que je voulais acquérir.

(1) à volonté́ : quand bon lui semble
(2) louer : faire la louange, l’éloge.
(3) le zèle : le dévouement mis au service d’une cause, frôlant l’excès

(4) ravir : voler

**Honoré de Balzac, *Louis Lambert,* 1832.**

*Dans un roman d’inspiration autobiographique écrit à la première personne, le narrateur raconte sa rencontre au collège de Vendôme avec Louis Lambert, un élève surdoué qui n’est pas sans rappeler Balzac lui-même.*

La privation de l’air pur et parfumé des campagnes dans lequel il avait jusqu’alors vécu, le changement de ses habitudes, la discipline, tout contrista (1) Lambert. La tête toujours appuyée sur sa main gauche et le bras accoudé sur son pupitre, il passait les heures d’étude à regarder dans la cour le feuillage des arbres ou les nuages du ciel ; il semblait étudier ses leçons ; mais voyant sa plume immobile ou sa page restée blanche, le Régent (2) lui criait : « Vous ne faites rien, Lambert ! » Ce : Vous ne faites rien, était un coup d’épingle qui blessait Louis au cœur. Puis il ne connut pas le loisir des récréations, il eut des pensums (3) à écrire. Le pensum, punition dont le genre varie selon les coutumes de chaque collège, consistait à Vendôme en un certain nombre de lignes copiées pendant les heures de recréation. Nous fûmes, Lambert et moi, si accablées de pensum, que nous n’avons pas eu six jours de liberté́ durant nos deux années d’amitié́. Sans les livres que nous tirions de la bibliothèque, et qui entretenaient la vie dans notre cerveau, ce système d’existence nous eût menés à un abrutissement complet. [...] Aussi le régime pénitentiaire (4) observé dans les collèges exigera-t-il l’attention des autorités de l’enseignement public lorsqu’il s’y rencontrera des penseurs qui ne penseront pas exclusivement à eux. Nous nous attirions le pensum de mille manières. Notre mémoire était si belle que nous n’apprenions jamais nos leçons. Il nous suffisait d’entendre réciter à nos camarades les morceaux de français, de latin ou de grammaire, pour les répéter à notre tour ; mais si par malheur le maître s’avisait d’intervertir les rangs et de nous interroger les premiers, souvent nous ignorions en quoi consistait la leçon : le pensum arrivait alors malgré́ nos plus habiles excuses.

(1) contrister : causer une grande tristesse.
(2) Le Régent : ce terme désigne le professeur en charge de la classe.
(3) un pensum : travail donné en guise de punition. Le terme connote une tâche répétitive et ennuyeuse.
(4) le régime pénitentiaire : métaphore assimilant l’école à une prison.

**Victor Hugo, Les Contemplations, I, « A propos d’Horace » (1856)**

*Hugo s’est engagé́ toute sa vie pour défendre l’instruction pour tous. Le titre fait référence à un pensum qu’un élève doit faire : recopier 500 vers du poète latin Horace.*

[...] Un jour, quand l’homme sera sage,

Lorsqu’on n’instruira plus les oiseaux par la cage,

Quand les sociétés difformes sentiront

Dans l’enfant mieux compris se redresser leur front,

Que, des libres essors ayant sondé les règles,

On connaîtra la loi de croissance des aigles,

Et que le plein midi rayonnera pour tous,

Savoir étant sublime (1), apprendre sera doux.

Alors, tout en laissant au sommet des études

Les grands livres latins et grecs, ces solitudes

Où l’éclair gronde, où luit la mer, où l’astre rit,

Et qu’emplissent les vents immenses de l’esprit,

C’est en les pénétrant d’explication tendre,

En les faisant aimer, qu’on les fera comprendre.

Homère (2) emportera dans son vaste reflux

L’écolier ébloui ; l’enfant ne sera plus

Une bête de somme attelée à Virgile (2) ;

Et l’on ne verra plus ce vif esprit agile

Devenir, sous le fouet d’un cuistre (3) ou d’un abbé́,

Le lourd cheval poussif du pensum (4) embourbé. [...]

1 Sublime : au sommet de toutes les valeurs esthétiques, spirituelles ou morales.

2 Homère et Virgile sont des poètes antiques

3 Un cuistre ; un pédant ; un abbé́ : homme d’église qui peut aussi enseigner dans l’enseignement privé catholique.

4 Un pensum : travail de lecture ou d’écriture ennuyeux, souvent donné en guise de punition.

**Jules Vallès, *L’Enfant,* 1869 (chapitre XV)**

*Dans une trilogie romanesque inspirée de sa propre vie, Jules Vallès raconte l’enfance, l’adolescence et la jeunesse de Jacques Vingtras, son alter-ego qui vit comme lui une enfance malheureuse.*

J’entre en quatrième. Professeur Turfin. [...]

Il a du mépris pour les pions, du mépris pour les pauvres, maltraite les boursiers, et se moque des mal vêtus.

Il fait rire les autres à mes dépens ; je crois qu’il veut faire rire de ma mère aussi. Je le hais...

On m’accorde des faveurs en ma qualité́ de fils de professeur.

Externe, je suis puni comme un interne. Toujours en retenue. Je ne rentre presque jamais à la maison. On m’apporte du réfectoire un morceau de pain sec.

Je ne suis plus qu’une bête à pensums !

Des lignes, des lignes ! — des arrêts et des retenues, du cachot !

Je préfère le cachot à la retenue.

Je suis libre entre mes quatre murs, je siffle, je fais des boulettes, je dessine des bonshommes, je joue aux billes tout seul.

Avec des morceaux de bois et des bouts de ficelle je monte des potences auxquelles je pends Turfin, je me remets à la besogne vers le soir et je fais mon pensum.
On me renvoie à neuf heures à la maison.

Le cachot ne m’épouvante pas ; même j’éprouve un petit orgueil à revenir le soir par les cours désertes, en rencontrant au passage quelques élèves qui me regardent comme un révolté́ !

C’est la retenue qui m’ennuie le plus.

J’y gobe encore des pensums. — Je suis si maladroit ! — C’est mon encrier que je renverse, c’est mon porte-plume qui tombe, mes papiers qui s’envolent, mon pupitre que je démanche.

« Vingtras, cent lignes ! »

Patatras ! mon paquet de livres qui dégringole et fait un tapage d’enfer ! « Cent lignes de plus.

− M’sieu !

− Vous répliquez ? Cinq pages de grammaire grecque. »

Encore ! Toujours !

Ils veulent me faire mourir sous le pensum, ces gens-là̀ !

C’est à peine si je vois le soleil !

**Victor Hugo, *Les Quatre Vents de l’esprit*, 1881.**

Chaque enfant qu'on enseigne est un homme qu'on gagne.

Quatre-vingt-dix voleurs sur cent qui sont au bagne

Ne sont jamais allés à l'école une fois,

Et ne savent pas lire, et signent d'une croix.

C'est dans cette ombre-là̀ qu'ils ont trouvé́ le crime.

L'ignorance est la nuit qui commence l'abîme.

Où rampe la raison, l'honnêteté́ périt. [...]

Allumons les esprits, c'est notre loi première,

Et du suif le plus vil faisons une lumière.

L'intelligence veut être ouverte ici-bas ;

Le germe a droit d'éclore ; et qui ne pense pas

Ne vit pas. Ces voleurs avaient le droit de vivre.

Songeons-y bien, l'école en or change le cuivre,

Tandis que l'ignorance en plomb transforme l'or.

Je dis que ces voleurs possédaient un trésor,

Leur pensée immortelle, auguste et nécessaire ;

[...] Je dis que les forfaits dont ils se sont souillés

Ont pour point de départ ce qui n'est pas leur faute ;

Pouvaient-ils s'éclairer du flambeau qu'on leur ôte ?

Ils sont les malheureux et non les ennemis.

Le premier crime fut sur eux-mêmes commis ;

On a de la pensée éteint en eux la flamme :

Et la société́ leur a volé́ leur âme.

**Rudyard Kipling, *Le Livre de la jungle* (1894)**

Le Livre de la Jungle *est un recueil de nouvelles dont chacune raconte une histoire qui se passe dans la* [*jungle*](https://fr.wikipedia.org/wiki/Jungle)*, forêt de l’Inde où vivent des animaux sauvages typiques du pays, ainsi que des hommes. Les nouvelles se succèdent dans un ordre qui n’est pas nécessairement chronologique, et permettent de découvrir par différents côtés la destinée de Mowgli petit d’homme, son éducation, la vie sociale du monde des animaux, et les lois de la Jungle auxquelles tous sont soumis, même les hommes.*

Il grandit avec les louveteaux, amis eux, bien sûr, devinrent des loups adultes alors que lui n’était encore qu’un enfant. Père loup lui apprit le métier, et lui expliqua le sens des choses dans la jungle, au point que chaque bruissement de l’herbe, chaque souffle de l’air chaud de la nuit, chaque ululement de hibou au-dessus de sa tête, chaque bruit d’écorce arrachée par la mâchoire d’une chauve-souris posée dans un arbre, chaque éclaboussure du plus petit poisson dans une flaque d’eau finit par avoir autant d’importance à ses yeux que pour un homme d’affaires son travail au bureau. Quand il ne recevait pas de leçon, il restait assis au soleil, il dormait, il mangeait puis il se rendormait. Quand il se sentait sale ou qu’il avait trop chaud, il allait nager dans les mares de la forêt ; et quand il avait envie de miel (Baloo lui avait expliqué que le miel et les noix étaient aussi délicieux à manger que la viande fraîche), il grimpait dans les arbres pour s’en procurer, et ça, c’est Bagheera qui lui avait appris à le faire. Bagheera s’allongeait sur une branche et l’appelait : « Viens me rejoindre, petit frère… ». Au début, Mowgli s’agrippait comme le paresseux puis il prit confiance en lui et se mit à sauter de branche en branche avec la hardiesse du singe gris. […] La nuit, il descendait la colline et marchait vers les terres cultivées. Il regardait avec curiosité les villageois dans leurs huttes mais il se méfiait d’eux parce-que Bagheera lui avait montré une boîte carrée avec une trappe si bien cachée qu’il faillit marcher dessus et lui avait expliqué que c’était un piège. […]Il grandit et devint fort comme un garçon qui ne va pas à l’école et n’a dans la vie à s’occuper de rien d’autre que de se nourrir.

**Colette, *Claudine à l’école,* 1900.**

*Colette a publié́ sous le nom de son mari la série romanesque d’inspiration autobiographique des « Claudine », qui raconte les interrogations, les émois sexuels et amoureux et l’émancipation d’une adolescente, sur un ton dont la franchise a fait scandale.*

*Dans ce roman, la narratrice Claudine a 15 ans et fréquente pour la dernière année l’école du village de Montigny dans les années 1880-1890. Dans le passage suivant, la narratrice évoque les expositions de fin d’année des travaux des écoliers, filles et garçons.*

On nous garde dehors, les grandes, pour que nous exécutions plus à l’aise les mirifiques (1) travaux destinés à l’exposition des ouvrages de main (2) ! (Est-ce que les ouvrages peuvent être autres que « de main » ? Je n’en connais pas de « pied »). Car, après la distribution des prix, la ville entière vient admirer nos travaux exposés, emplissant deux classes : dentelles, tapisseries, broderies, lingeries enrubannées, déposées sur les tables d’étude. Les murs sont tendus de rideaux ajourés (3), de jetés de lit au crochet sur transparents de couleur, de descentes de lit en mousse de laine verte (du tricot détricoté́) piquées de fleurs fausses rouges et roses, toujours en laine ; − de dessus de cheminée en peluche brodée. Mais ces grandes petites filles, coquettes des dessous qu’elles montrent, exposent surtout une quantité́ de lingeries somptueuses, des chemises en batiste (4) de coton à fleurettes, à empiècements merveilleux, des pantalons forme sabot, jarretés (5) de rubans, des cache-corsets festonnés (6) en haut et en bas [...]

Il est juste de dire que l’École des garçons possède aussi son exposition, rivale de la nôtre. S’ils n’offrent pas à l’admiration des lingeries excitantes, ils montrent d’autres merveilles : des pieds de table habilement tournés, des colonnes torses (7), (ma chère ! c’est le plus difficile), des assemblages de menuiserie en « queue d’aronde », (8), des cartonnages ruisselants de colle, et surtout des moulages en terre glaise − joie de l’instituteur, qui baptise cette salle « Section de sculpture, » modestement − des moulages, dis-je, qui ont la prétention de reproduire des frises du Parthénon (9) et autres bas-reliefs, noyés, empâtés, piteux.

1. Mirifique : merveilleux (ici, l’emploi du mot est ironique)
2. Ouvrage de main : expression figée (fait à la main) dont la narratrice se moque.
3. Ajouré : qui laisse passer le « jour », la lumière par de petits trous.
4. Baptiste : toile de coton fine et blanche.
5. Jarreté́ : qui tient avec des jarretières, c’est-à-dire des rubans au-dessus du genou.
6. Festonné : garnis de festons, c’est-à-dire de broderies ou de rubans en forme d’arcs.
7. Tors, torse : qui est sculpté en spirale.
8. Queue d’aronde : pièces de poids en forme de queue d’hirondelle destinées à s’emboîter.
9. Le Parthénon : Temple grec à Athènes.

**Aldous Huxley, *Le Meilleur des mondes,* 1932.**

*[*Le Meilleur des mondes *est un roman de science-fiction décrivant une société dont tous les habitants sont conditionnés (c'est-à-dire préparés dès leur plus jeune enfance) à vivre dans une caste particulière, Alpha, Béta, Gamma, Delta ou Epsilon. Dans ce passage, des étudiants visitent le centre de conditionnement.]*

 L'un des étudiants leva la main ; et, bien qu'il comprît fort bien pourquoi l'on ne pouvait pas tolérer que des gens de caste inférieure gaspillassent le temps de la communauté avec des livres, et qu'il y ait toujours le danger qu'ils lussent quelque chose qui fit indésirablement « déconditionner » un de leurs réflexes, cependant, en somme, il ne concevait pas ce qui avait trait aux fleurs. Pourquoi se donner la peine de rendre psychologiquement impossible aux Deltas l'amour des fleurs ?

 Patiemment, le DIC**1** donna des explications. Si l'on faisait en sorte que les enfants se missent à hurler à la vue d'une rose, c'était pour des raisons de haute politique économique. Il n'y a pas si longtemps (voilà un siècle environ), on avait conditionné les Gammas, les Deltas, voire les Epsilons, à aimer les fleurs -les fleurs en particulier et la nature sauvage en général-. Le but visé, c'était de faire naître en eux le désir d'aller à la campagne chaque fois que l'occasion s'en présentait, et de les obliger ainsi à consommer du transport.

 - Et ne consommaient-ils pas de transport ? demanda l'étudiant.

 - Si, et même en assez grande quantité, répondit le DIC(1), mais rien de plus. Les primevères et les paysages, fit-il observer, ont un défaut grave : ils sont gratuits. L’amour de la nature ne fournit du travail à nulle usine. On décida d'abolir l'amour de la nature, du moins parmi les basses classes ; d'abolir l'amour de la nature, mais non point la tendance à consommer du transport. Car il était essentiel, bien entendu, qu'on continuât à aller à la campagne, même si l'on avait cela en horreur. Le problème consistait à trouver à la consommation du transport une raison économiquement mieux fondée qu'une simple affection pour les primevères et les paysages. Elle fut dûment découverte.

 - Nous conditionnons les masses à détester la campagne, dit le Directeur pour conclure, mais simultanément nous les conditionnons à raffoler de tous les sports en plein air. En même temps, nous faisons le nécessaire pour que tous les sports de plein air entraînent l'emploi d'appareils compliqués. De sorte qu'on consomme des articles manufacturés, aussi bien que du transport. D'où ces secousses électriques.

 - Je comprends, dit l’étudiant ; et il resta silencieux, éperdu d'admiration.

**(1)***DIC :* directeur de l'incubation et du conditionnement.

**« Le cancre », Prévert, *Paroles*, 1946**

Il dit non avec la tête
mais il dit oui avec le cœur
il dit oui à ce qu’il aime
il dit non au professeur
il est debout
on le questionne
et tous les problèmes sont posés soudain le fou rire le prend
et il efface tout
les chiffres et les mots
les dates et les noms
les phrases et les pièges
et malgré́ les menaces du maître sous les huées des enfants prodiges avec les craies de toutes les couleurs sur le tableau noir du malheur
il dessine le visage du bonheur.

**Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe,* 1949**

*Romancière et philosophe, Simone de Beauvoir s’est intéressée aux questions féministes et a lutté́ pour la libération des femmes. Dans son essai* Le Deuxième Sexe, *Beauvoir montre que la place des femmes dans la société́ est le produit d’une culture et n’est pas déterminée par une inégalité́ de naissance (on a conservé́ la fameuse maxime : « On ne nait pas femme, on le devient. »)*

L'immense chance du garçon, c'est que sa manière d'exister pour autrui l'encourage à se poser pour soi. Il fait l'apprentissage de son existence comme libre mouvement vers le monde ; il rivalise de dureté et d'indépendance avec les autres garçons, il méprise les filles. Grimpant aux arbres, se battant avec des camarades, les affrontant dans des jeux violents, il saisit son corps comme un moyen de dominer la nature et un instrument de combat ; il s'enorgueillit de ses muscles comme de son sexe ; à travers jeux, sports, luttes, défis, épreuves, il trouve un emploi équilibré de ses forces ; en même temps, il connaît les leçons sévères de la violence ; il apprend à encaisser les coups, à mépriser la douleur, à refuser les larmes du premier âge. Il entreprend, il invente, il ose. [...] C'est en faisant qu'il se fait être, d'un seul mouvement. Au contraire, chez la femme il y a, au départ, un conflit entre son existence autonome et son « être-autre »1; on lui apprend que pour plaire il faut chercher à plaire, il faut se faire objet ; elle doit donc renoncer à son autonomie. On la traite comme une poupée vivante et on lui refuse la liberté ; ainsi se noue un cercle vicieux ; car moins elle exercera sa liberté pour comprendre, saisir et découvrir le monde qui l'entoure, moins elle trouvera en lui de ressources, moins elle osera s'affirmer comme sujet ; si on l'y encourageait, elle pourrait manifester la même exubérance vivante, la même curiosité, le même esprit d'initiative, la même hardiesse qu'un garçon. C'est ce qui arrive parfois quand on lui donne une formation virile ; beaucoup de problèmes lui sont alors épargnés. Il est intéressant de noter que c'est là le genre d'éducation qu'un père dispense volontiers à sa fille ; les femmes élevées par un homme échappent en grande partie aux tares2 de la féminité. Mais les mœurs s'opposent à ce qu'on traite les filles tout à fait comme des garçons.

         Simone DE BEAUVOIR, *Le Deuxième Sexe*, tome 2: *L'Expérience vécue*, Gallimard, 1949.

1Si pour la virilité la revendication vaut affirmation de soi, l’être féminin est dépendant du regard de l’autre

2défauts, vices

**Simone de Beauvoir, *Le Deuxième Sexe,* 1949 (2eme extrait)**

A part quelques exceptions, l'ensemble d'une classe féminine de philosophie est nettement en dessous d'une classe de garçons : un très grand nombre des élèves n'entendent pas poursuivre leurs études, elles travaillent très superficiellement et les autres souffrent d'un manque d'émulation (1). Tant qu'il s'agit d'examens assez faciles, leur insuffisance ne se fera pas trop sentir; mais quand on abordera des concours sérieux, l’étudiante prendra conscience de ses manques; elle les attribuera non à la médiocrité́ (2) de sa formation, mais à l'injuste malédiction attachée à sa féminité́ ; se résignant à cette inégalité́, elle l'aggrave ; elle se persuade que ses chances de réussite ne sauraient résider que dans sa patience, son application; elle décide d'économiser avarement ses forces ; c'est là un détestable calcul. [...]

Je me rappelle une étudiante d'agrégation qui disait, au temps où il y avait en philosophie un concours commun aux hommes et aux femmes : « Les garçons peuvent réussir en un ou deux ans ; nous, il nous faut au moins quatre ans. » Une autre à qui on indiquait la lecture d'un ouvrage sur Kant, auteur au programme : « C’est un livre trop difficile, c'est un livre pour normaliens ! (3) » Elle semblait s'imaginer que les femmes pouvaient passer le concours au rabais; c'était, partant battue d'avance, abandonner effectivement aux hommes toutes les chances de succès.

Par suite de ce défaitisme, la femme s'accommode facilement d'une médiocre réussite ; elle n'ose pas viser haut. Abordant son métier avec une formation superficielle, elle met très vite des bornes à ses ambitions. Souvent le fait de gagner sa vie elle-même lui semble un assez grand mérite. [...] II lui semble avoir assez fait dès qu'elle choisit de faire quelque chose. « Pour une femme, ce n'est déjà̀ pas si mal ».

1. Une émulation : désir de surpasser quelqu’un, de faire mieux.
2. La médiocrité́ : banalité́, insuffisance, faiblesse
3. Normalien : étudiant de l’École Normale Supérieure, grande école réputée difficile et qui forme les enseignants et les chercheurs à l’Université́.

**La lettre que Camus adresse à son instituteur après avoir reçu le prix Nobel en 1857 : 19 novembre 1957**

Cher Monsieur Germain,

J'ai laissé́ s'éteindre un peu le bruit qui m'a entouré́ tous ces jours-ci avant de venir vous parler un peu de tout mon cœur. On vient de me faire un bien trop grand honneur, que je n'ai ni recherché ni sollicité. Mais quand j'ai appris la nouvelle, ma première pensée, après ma mère, a été pour vous. Sans vous, sans cette main affectueuse que vous avez tendue au petit enfant pauvre que j'étais, sans votre enseignement, et votre exemple, rien de tout cela ne serait arrivé́. Je ne me fais pas un monde de cette sorte d'honneur mais celui-là̀ est du moins une occasion pour vous dire ce que vous avez été, et êtes toujours pour moi, et pour vous assurer que vos efforts, votre travail et le cœur généreux que vous y mettiez sont toujours vivants chez un de vos petits écoliers qui, malgré́ l'âge, n'a pas cessé́ d'être votre reconnaissant élève.

Je vous embrasse, de toutes mes forces. Albert Camus

***Le Premier homme,* A. Camus, 1994.**

*Dernier roman de l’écrivain, Le Premier homme est publié́ à titre posthume en 1994. Un homme de quarante ans décide de se tourner vers son passé pour mieux se connaître. Si on ne peut parler d’autobiographie, les parallèles avec la vie de l’écrivain sont nombreux. Ici, Monsieur Bernard est l’instituteur du personnage-narrateur. Il est inspiré de Monsieur Germain, le propre instituteur d’Albert Camus à Alger.*

Ensuite c’était la classe. Avec M. Bernard, cette classe était constamment intéressante pour la simple raison qu’il aimait passionnément son métier. Au-dehors, le soleil pouvait hurler sur les murs fauves pendant que la chaleur crépitait dans la salle elle-même pourtant plongée dans l’ombre des stores à grosses rayures jaunes et blanches. La pluie pouvait aussi bien tomber comme elle le fait en Algérie, en cataractes interminables, faisant de la rue un puits sombre et humide, la classe était à peine distraite. Seules les mouches par temps d’orage détournaient parfois l’attention des enfants. Elles étaient capturées et atterrissaient dans les encriers, où elles commençaient une mort hideuse, noyées dans les boues violettes qui emplissaient les petits encriers de porcelaine à tronc conique qu’on fichait dans les trous de la table. Mais la méthode de M. Bernard, qui consistait à ne rien céder sur la conduite et à rendre au contraire vivant et amusant son enseignement, triomphait même des mouches. Il savait toujours tirer au bon moment de son armoire aux trésors la collection de minéraux, l’herbier, les papillons et les insectes naturalisés, les cartes ou...qui réveillaient l’intérêt fléchissant de ses élèves. [...]
Seule l’école donnait à Jacques et à Pierre ces joies. Et sans doute ce qu’ils aimaient si passionnément en elle, c’est ce qu’ils ne trouvaient pas chez eux, où la pauvreté́ et l’ignorance rendaient la vie plus dure, plus morne, comme refermée sur elle-même ; la misère est une forteresse sans pont-levis(...)

Non, l’école ne leur fournissait pas seulement une évasion à la vie de famille. Dans la classe de M. Bernard du moins, elle nourrissait en eux une faim plus essentielle encore à l’enfant qu’à l’homme et qui est la faim de la découverte. Dans les autres classes, on leur apprenait sans doute beaucoup de choses, mais un peu comme on gave les oies. On leur présentait une nourriture toute faite en les priant de vouloir bien l’avaler. Dans la classe de M. Germain, pour la première fois ils sentaient qu’ils existaient et qu’ils étaient l’objet de la plus haute considération : on les jugeait dignes de découvrir le monde. Et même leur maître ne se vouait pas seulement à leur apprendre ce qu’il était payé pour leur enseigner, il les accueillait avec simplicité́ dans sa vie personnelle, il la vivait avec eux, leur racontant son enfance et l’histoire d’enfants qu’il avait connus, leur exposait ses points de vue, non point ses idées, car il était par exemple anticlérical comme beaucoup de ses confrères et n’avait jamais en classe un seul mot contre la religion, ni contre rien de ce qui pouvait être l’objet d’un choix ou d’une conviction, mais il n’en condamnait qu’avec plus de force ce qui ne souffrait pas de discussion, le vol, la délation, l’indélicatesse, la malpropreté́.

**Virginie Despentes, *King Kong Théorie,* Grasset, 2006**

On entend aujourd'hui des hommes se lamenter de ce que l'émancipation féministe les dévirilise. Ils regrettent un état antérieur, quand leur force prenait racine dans l'oppression féminine. Ils oublient que cet avantage politique qui leur était donné a toujours eu un coût : les corps des femmes n'appartiennent aux hommes qu'en contrepartie de ce que les corps des hommes appartiennent à la production, en temps de paix, à l'État, en temps de guerre. La confiscation du corps des femmes se produit en même temps que la confiscation du corps des hommes. Il n'y a de gagnants dans cette affaire que quelques dirigeants.

     Le soldat le plus connu de la guerre en Irak est une femme. Les États désormais envoient leurs pauvres au front. Les conflits armés sont devenus territoires mixtes. De plus en plus, la polarité dans la réalité se fait en fonction de la classe sociale.

     Les hommes dénoncent avec virulence injustices sociales ou raciales, mais se montrent indulgents et compréhensifs quand il s'agit de domination machiste. Ils sont nombreux à vouloir expliquer que le combat féministe est annexe, un sport de riches, sans pertinence ni urgence. Il faut être crétin, ou salement malhonnête, pour trouver une oppression insupportable et juger l'autre pleine de poésie.

     De la même manière, les femmes auraient intérêt à mieux penser les avantages de l'accession des hommes à une paternité active, plutôt que profiter du pouvoir qu'on leur confère politiquement, via l'exaltation de l'instinct maternel. Le regard du père sur l'enfant constitue une révolution en puissance. Ils peuvent notamment signifier aux filles qu'elles ont une existence propre, en dehors du marché de la séduction, qu'elles sont capables de force physique, d'esprit d'entreprise et d'indépendance, et de les valoriser pour cette force, sans crainte d'une punition immanente. Ils peuvent signaler aux fils que la tradition machiste est un piège, une sévère restriction des émotions, au service de l'armée et de l'État. Car la virilité traditionnelle est une entreprise aussi mutilatrice que l'assignement à la féminité. Qu'est-ce que ça exige, au juste, être un homme, un vrai ? Répression des émotions. Taire sa sensibilité. Avoir honte de sa délicatesse, de sa vulnérabilité. Quitter l'enfance brutalement, et définitivement : les hommes-enfants n'ont pas bonne presse. [...] Ne pas savoir demander d'aide. Devoir être courageux, même si on n'en a aucune envie. Valoriser la force quel que soit son caractère. Faire preuve d'agressivité. Avoir un accès restreint à la paternité. Réussir socialement, pour se payer les meilleures femmes. Craindre son homosexualité car un homme, un vrai, ne doit pas être pénétré. Ne pas jouer à la poupée quand on est petit, se contenter de petites voitures et d'armes en plastique super moches. Ne pas trop prendre soin de son corps. Être soumis à la brutalité des autres hommes, sans se plaindre. Savoir se défendre, même si on est doux. Être coupé de sa féminité, symétriquement aux femmes qui renoncent à leur virilité, non pas en fonction des besoins d'une situation ou d'un caractère, mais en fonction de ce que le corps collectif exige. Afin que, toujours, les femmes donnent les enfants pour la guerre, et que les hommes acceptent d'aller se faire tuer pour sauver les intérêts de trois ou quatre crétins à vue courte.

***Chagrin d’école*, D. Pennac, 2007**

*Ce texte, qui tient de l’essai et de l’autobiographie aborde le sujet de l’école du point de vue de l’élève, et en l’occurrence du mauvais élève. Daniel Pennac, ancien cancre lui-même, devenu enseignant, livre son point de vue sur l’école d’aujourd’hui.*

A- À tous ceux qui aujourd’hui imputent la constitution de bandes au seul phénomène des banlieues, je dis : vous avez raison, oui, le chômage, oui, la concentration des exclus, oui, les regroupements ethniques, oui, la tyrannie des marques, la famille monoparentale, oui, le développement d’une économie parallèle et les trafics en tout genre, oui, oui, oui... Mais gardons-nous de sous-estimer la seule chose sur laquelle nous pouvons personnellement agir et qui, elle, date de la nuit des temps pédagogiques : la solitude et la honte de l’élève qui ne comprend pas, perdu dans un monde où tous les autres comprennent.
Nous seuls pouvons le sortir de cette prison-là̀, que nous soyons ou non formés pour cela.

Les professeurs qui m’ont sauvé́ — et qui ont fait de moi un professeur — n’étaient pas formés pour ça. Ils ne se sont pas préoccupés des origines de mon infirmité́ scolaire. Ils n’ont pas perdu de temps à en chercher les causes et pas davantage à me sermonner. Ils étaient des adultes confrontés à des adolescents en péril. Ils se sont dit qu’il y avait urgence. Ils ont plongé́.

Ils m’ont raté́. Ils ont plongé́ de nouveau, jour après jour, encore et encore... Ils ont fini par me sortir de là. Et beaucoup d’autres avec moi. Ils nous ont littéralement repêchés. Nous leur devons la vie.

B-Ils étaient mes élèves. Une partie de mon métier consistait à persuader mes élèves les plus abandonnés par eux-mêmes que la courtoisie mieux que la baffe prédispose à la réflexion, que la vie en communauté́ engage, que le jour et l’heure de la remise d’un devoir ne sont pas négociables, qu’un devoir bâclé́ est à refaire pour le lendemain, que ceci, que cela, mais que jamais, au grand jamais, ni mes collègues ni moi ne les abandonnerions au milieu du gué́.

C-« Les professeurs accompagnaient nos efforts pas à pas, se réjouissaient de nos progrès, ne s’impatientaient pas de nos lenteurs, ne considéraient jamais nos échecs comme une injure personnelle et se montraient avec nous d’une exigence d’autant plus rigoureuse qu’elle était fondée sur la qualité́, la constance et la générosité́ de leur propre travail.

**« Le cancre nostalgique », Daniel Picouly, 2014**

Enfant, j’aimais les dictées car j’étais un cancre en orthographe. Pas un minable petit cancrelat à la faute extriquée, mais un cancre de haute volée, indécrottable. Un prince de la conjugaison de travers, le roi de la grammaire en biais, le pape de la bulle.

Je réussissais un nombre de fautes à faire pâlir les pages rose saumon du dictionnaire. Je collectionnais les zéros. Je m’en faisais des colliers d’anneaux scintillants. Ne me plaignez pas. J’étais heureux. C’était le temps béni où il suffisait de cinq fautes pour toucher le Graal : le zéro !

À partir de six, c’était du gâchis, de la faute à fonds perdu. Ma bulle papale n’était pas plus ronde ni plus dodue. Alors, pourquoi se priver ?

Face à ce barème soi-disant empreint de rigueur et d’équité, mais, disons-le franchement, plutôt inepte et décourageant, ma tactique était limpide et dépourvue de faux-semblant : atteindre avec célérité́, dans les meilleurs délais possibles, le zéro rêvé́, afin d’être débarrassé́ de cet amalgame de maux sans remède qu’on nomme dictée et me consacrer au texte qui me cause à l’oreille. Car, sans désir d’aucune controverse inutile ni esclandre superflu, je rappelle qu’une dictée, quelle qu’elle soit, est d’abord un texte à rêver qui nous emmène en balade bucolique éphémère pour laisser libre cours à notre imagination.

Il nous élève au-dessus de la glu visqueuse d’une grammaire peuplée à nos dépens de succubes désenchantés, de monstres irascibles à la gibbosité́ purulente, d’accords du participe à scoliose, de conjugaisons à cyphose qui faisaient souffrir le martyre à mon corps de cancre valétudinaire rendu à une flaccidité́ proche de l’état aqueux.

Tandis que je rêvais, les fautes pullulaient et la note zéro tombait au champ d’honneur telle qu’un hoplite égaré́, victime d’une guerre picrocholine. Mais tout cela n’est plus que vaticination et ratiocination caduques. La faute est morte, vive l’erreur ! La correction positive en lieu et place de la bulle de l’ilote. La dysorthographie plutôt que l’impéritie, le dithyrambe plutôt que la diatribe. Soit, mais sans vouloir manifester d’éréthisme de mauvais aloi, que d’aucuns diraient captieux, à l’égard de la faute, je conçois une nostalgie immarcescible pour ce collier de rêves que les zéros d’antan passaient à mon cou.

***L’École Des Justes - Brian-Kevin Charbon 2020***

Il y a une forte différence entre Enseignant et Professeur, et cette dernière est très chère à mes yeux et compose à elle seule l'essence même de l'Éducation ! Un enseignant, c'est une personne qui enseigne au nom de l'Éducation à une classe, comme un professeur me diriez-vous, mais quelle est la différence ? L'Enseignant est ce genre de personne qui se borne à ne pas comprendre que chacun a son rythme particulier, et qui transforme les heures de cours en heures de machines : qui ne prend pas compte de la particularité́ de chacun(e) et que chaque élève peut aider et peut même, sûr et certain, en faire avancer d'autre(s) ! C'est celui qui, lorsqu'il peut se le permettre affirme aux élèves :

« Moi je m'en fiche, je peux m'asseoir et je serai tout de même payé à la fin du mois ! »
Ce genre de stupides fantoches n'arrivent pas à se dire « Ce n'est pas parce qu'ils ne comprennent pas qu'ils sont cons... C'est que j'ai du mal à me faire comprendre et IL FAUT que je me fasse comprendre, Il le faut POUR EUX. »

Un professeur, c'est la personne qui prend en compte que chacun a son rythme particulier et qui se permet de temps en temps de faire un lever de bras au système Éducatif National en brisant son arbre pour que tout le monde puisse grimper dessus. Et c'est de ces Individus, que nous allons parler.

**ETAPE 2 : A partir de vos trois corpus : organisation de 3 tables rondes.**

**Point vocabulaire**: **Cherchez les définitions de**

- Éducation

- Instruction

- Transmission

- Émancipation

Quelles distinctions faites-vous entre ces différents termes ?

**Point historique**

* **L’éducation dans l’Antiquité́**

Écouter le podcast de La Marche de l’Histoire à l’adresse suivante et proposer une brève synthèse.

https://www.franceinter.fr/emissions/la-marche-de-l-histoire/la-marche-de-l-histoire-02-septembre-2019

* **L’éducation au Moyen-Âge**

Proposer une synthèse de cette exposition :
<http://expositions.bnf.fr/carolingiens/arret/02_2.htm>

* **L’éducation de la Renaissance à la fin XVIII°**
* **Révolution :**
* **Les grandes lois portant sur l’instruction et l’éducation au XIX°**
* **Sous la IIIème République de 1870 à 1940.**

**Visionner la vidéo suivante :** https://enseignants.lumni.fr/fiche-media/00000002951/michelle- perrot-l-histoire-des-femmes-femmes-et-acces-au-savoir.html (**Prenez des notes sur le contenu de la vidéo en vous aidant des questions suivantes :**

1. Au 19e s, les filles avaient-elles accès à la même éducation que les garçons ?
2. Quels préjugés continuent d’être maintenus aujourd’hui sur les capacités scolaires des filles et des garçons ?
3. Comment expliquer les inégalités de réussite professionnelle à présent que les filles et les garçons peuvent suivre les mêmes enseignements ?

**Émissions et podcast**

**France culture éducation / instruction**

<https://www.radiofrance.fr/franceculture/podcasts/les-idees-claires-de-daniele-sallenave/education-et-instruction-4567039>

Les parents dans l’éducation, court métrage

<https://www.facebook.com/artetv/videos/752293645616009/>

Lycée auto géré

<https://www.youtube.com/watch?v=6cbIv1HxQTQ>

Par groupe de 2, vous ferez une courte (2 à 3 minutes) critique d’un des films suivants (un POUR un CONTRE) :

* *Être et avoir, Nicolas Philibert, 2002*
* *Nous, princesses de Clèves, 2011*
* *Entre les murs, Laurent Cantet, 2008 l’imparfait du subjonctif :* [*https://www.youtube.com/watch?v=FACNtax1MGw*](https://www.youtube.com/watch?v=FACNtax1MGw)
* *L’Esquive*, Abdellatif Kechiche, 2004
* *Les quatre cents coups*, François Truffaut, 1959
* *La Vague*, Denis Gansel, 2008
* *Le Cercle des poètes disparus*, Peter Weir, 1989
* *A la rencontre de Forrester*, Gus Van Sant, 2000
* *Will Hunting*, Gus Van Sant, 1997
* *Les Héritiers*, Marie-Castille Mention-Schaar, 2014
* *Les Grands esprits se rencontrent,* Olivier Ayache-Vidal 2017
* *La Journée de la jupe,* Jean Paul Lilienfeld, 2009
* *L’Enfant sauvage*, François Truffaut, 1969